VRAI MIROIR
DE LA NOBLESSE.
REGARDEZ-Y, BOURGEOIS.

HISTOIRE ET ORIGINE
DE
LA NOBLESSE FRANÇAISE.

Le premier qui fut Roi, fut un soldat heureux :
Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux.

PUISQUE, de tout côté, les prétendus nobles, gens illuſtres, dits aujourd'hui les *ariſtocrates*, nous bourdonnent aux oreilles les mots terribles de *contre-révolution*, jouons de notre reſte. Comme Samſon, faiſons une glorieuſe fin ; démaſquons la nobleſſe françaiſe aux yeux de l'univers, & ſi jamais les ſoi-diſans nobles oſent redevenir nos maîtres, que l'homme, aſſez vil pour ſubir patiemment leur joug, rougiſſe doublement, en

Case F.C. 9071
Md W 18132

connoiſſant au juſte la valeur des tyrans, auxquels il aura eu la baſſe puſillanimité de céder, quand il pouvoit les anéantir.

Apprenez, bourgeois imbéciles, apprenez de moi ce que vous êtes, ce que ſont les idoles que bêtement vous reſpectez encore ; apprenez que les hommes étoient *égaux en droits*, même avant le *petit décret* que tant vous admirez : apprenez à ne plus avoir de maîtres que la raiſon & la vertu ; alors vous ſerez hommes ; alors vous ſerez dignes d'être appellés français ; alors le divin Jean-Jacques, du haut de l'empirée, ſe félicitera d'avoir laiſſé jaillir ſur vous un des rayons de lumière, dont il a éclairé l'univers. Plus d'idoles, plus de fanatiſmes, ſuivez avec cónfiance le flambeau de la raiſon, vous arriverez d'un pas ferme au temple de la vertu. Mais en connoiſſant les nobles, en les appreciant à leur juſte valeur, n'allez pas tomber de Carybde en Silla, défiez-vous de l'ambitieux qui, ſous le manteau de la philoſophie, ne chercheroit à abaiſſer ceux qui depuis long-tems furent ſes maîtres & les vôtres, que pour s'élever ſur leurs ruines. Sa tyrannie ſeroit la plus cruelle de toutes, défiez-vous-en, démaſquez-le & hâtez-vous de fouler à vos pieds ſa folle préſomption.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

Les hommes ſont égaux en droits, n'en doutons point.

Les premièrs hommes vivans iſolés, connoiſſant à peine leurs voiſins, étoient bien loin de ſe croire au deſſus des autres. La force alors fut leur ſeule diſtinction. Ils ſe raſſemblerent enſuite, formerent des hamaux, des bourgades, & comme la raiſon eſt innée dans l'eſpèce humaine, ils s'en rapporterent pour la déciſion de leur petits démêles à la ſageſſe des vieillards. Combien les hommes de ce ſiècle, les françois ſur-tout, ſe ſont écartés de cette premièrè régle de la raiſon, dictée par la nature! Combien n'auroit-on pas dû rougir, en plaçant ſur les lis, des juges imberbes, plus occupés de leurs paſſions que du ſoin de rendre la juſtice! N'eſt-il pas honteux que les cris de l'éxécration publique ayent été obligés de venir faire connoître au chef de la nation un auſſi odieux oubli de ſes devoirs! n'a-t-il pas lui même à ſe reprocher la criſe affreuſe dans laquelle ſe trouve aujourd'hui le pays le plus floriſſant du monde! & doit-on le plaindre, ſi ſon incapacité le rend victime des horreurs auxquelles elle a donné lieu!

Les bourgades s'étant multipliées, l'ambition, première fille de l'homme en ſociété, eſt née

du désir de dominer & du besoin. Elle a donné le jour aux cabales & à la flatterie, qui depuis, ainsi que je le prouverai, enfantèrent la noblesse. Chacun a prétendu au rang suprême : celui qui n'a pu l'obtenir dans son pays, après avoir capté par adresse les suffrages d'une horde de brigands, est allé chez des voisins foibles & pacifiques établir son odieuse domination ; après sa mort, le plus hardi ou le plus adroit lui succédoit. La société s'étant ensuite considérablement accrue, la boëte de pandore s'est ouverte, toutes les passions en sont sorties, les besoins de l'homme se sont multipliés, l'on a bâti des villes. Les gens qui par force ou par adresse, s'en sont faits nommer les chefs, n'ont d'abord prétendus qu'au titre de *primi interpares*. Ensuite ceux qui ont déployé plus d'intelligence, ce sont dits législateurs. Bientôt ils se sont faits nommer gardiens des loix, ou gouverneurs, & enfin tendant toujours au pouvoir suprême, ils sont parvenus à se faire couronner rois, empereurs, &c. Mots synonymes de *tyrans*. C'est de ce titre de roi, qu'ont usurpé quelques hommes audacieux, qu'est venu le nom de royaume, que l'on donne à plusieurs villes réunies sous le gouvernement d'un *despote*.

Ces rois, deſpotes ou tyrans, ont trouvé des ames aſſez baſſes pour leur faire ſervilement la cour, dans l'eſpoir d'envahir une portion de leur autorité. La flatterie trouve toujours grace près de celui qui viſe au pouvoir abſolu, auſſi le maître, voulant affermir ſon deſpotiſme, c'eſt-il fait honneur de diſtinguer ces hommes qu'il n'eſtimoit pas, afin de montrer aux peuples, par la ſervitude où il tenoit ces prétendus grands, l'eſclavage où devoient être les plus petits. Tel eſt l'origine de la nobleſſe, il ne reſte plus qu'à le prouver par des exemples.

Il eſt à croire que les premiers Rois cherchèrent cependant à s'entourer de gens vertueux, braves, & inſtruits; de-là vient le mot noble, qui en françois n'a d'autres ſignification: mais comme tout dégénère, en s'éloignant de ſa primitive origine, nos nobles & ennoblis ſe trouvent pour la plupart abſolument dépourvus de ces éminentes qualités, auxquels furent accordées les premières diſtinctions. Pourquoi cette différence? parce qu'on a rendu la nobleſſe héréditaire, ſans faire attention que par-là le vice pourroit ſuccéder à la vertu. Pourquoi encore? parce que, dans des momens de détreſſe, nos rois ont fait une reſſource pour le tréſor

public des lettres de nobleſſe & qu'avec de l'argent on s'eſt trouvé exempt de toutes les qualités eſſentiellement inhérentes pour être noble. Savoir : la vertu , la bravoure & l'inſtruction. N'eſt-ce pas ici le cas de dire, avec M. Thomas, « que cette inſtitution politique eſt plus » injurieuſe qu'honorable pour l'humanité : » rarement utile , preſque toujours dangé- » reuſe par ſes abus. Heureux les états, ajoute » le même auteur , où la nobleſſe d'inſtitu- » tion n'étouffe pas la nobleſſe de mérite , » & où, faite pour repréſenter la vertu , elle » n'eſt ni la décoration du vice, ni le titre de » l'indolence , ni le pied-d'eſtal de l'orgueil.

La nobleſſe de mérite , la ſeule , la véritable nobleſſe, s'écrient nos ſoi-diſans grands ſeigneurs déſolés , exiſtoit avant ſes abus. Nos noms , nos titres, ſont auſſi anciens que la monarchie. Nous ne le cédons aux rois, que parce qu'ils ſont couronnés. Nos plaintes devroient être écoutées , & l'on ne peut nous dépouiller de notre propriété , qu'en commettant la plus horrible vexation , l'injuſtice la plus inouie. Tel eſt le langage des gens qui jadis ſe croyoient nos maîtres : voici ce que leur répond l'homme de bon ſens.

Si les nobles ont hérité avec le nom des rares & éminentes qualités, qui ont procuré à leurs aïeux les honneurs dont ils réclament aujourd'hui la ſuite ; la vertu devant être la ſeule diſtinction de ce ſiécle, ils nous forceront à leur conſerver notre eſtime & nos reſpects : mais. . . . . .

Les hommes sont égaux, ce n'est pas la naissance,
C'est la seule vertu, qui fait leur différence.

La répugnance même que cauſe cette égalité à ceux qui refuſent de la reconnoître, prouve aſſez qu'ils ne ſont dignes d'aucuns des honneurs qu'ils réclament.

La vertu ſans doute eſt auſſi ancienne que le monde, & l'honnête homme qui, déployant aujourd'hui de grandes qualités & des talents, rares fruits de ſes travaux, prouveroit encore qu'il deſcend d'un des premiers hommes, & que de père en fils, aucun de ſes ancêtres, n'ont quitté les ſentiers de l'honneur, celui-là ſeroit le premier & le véritable noble. Mais qu'eſt-ce que notre nobleſſe titrée, & d'où vient-elle ? y avoit-il des nobles dans les Gaules, lorſque Pharamon s'y préſenta ?

Il y avoit ſans doute alors des hommes braves & vertueux ; mais on ne voit pas qu'ils euſſent

d'autres qualifications distinctives que celles de chefs. Il n'y avoit point parmi eux de chevaliers, de messires, de hauts, très-hauts & très-puissans seigneurs, d'illustres, d'illustrissimes princes, tous ses mots fastueux, ainsi que ceux de nobles, & de roturiers étoient inconnus dans leur dialecte.

Pharamon, premier oppresseur des Gaulois, connu sous le nom de roi, étoit-il en effet roi? étoit-il gentil-homme? Velly, dans son histoire de France, nous dit hardiment, qu'il étoit roi d'un peuple qui n'avoit jamais obéi qu'aux descendans de ses *premiers maîtres*. Ne pourroit-on pas reprocher à cet auteur la dureté du terme? Il me semble que ce mot ne va que dans la bouche d'un courtisan; mais quoiqu'en dise Velly, & les auteurs qu'il a copié, je crois que les uns & les autres seroient fort embarassés de prouver ce fait. Moi, je crois que Pharamon étoit chef d'une troupe de brigands, & non un roi; si effectivement il eût été roi, ses troupes n'auroient pas été dans la nécessité de l'élever sur le bouclier pour le faire reconnoître, ce que les auteurs disent qu'il étoit. Il y a donc tout lieu de croire que Pharamon n'étoit ni roi, ni gentil-homme, & que le

mot

mot de noble étoit inconnu, à cette troupe de brigands, ainſi qu'au Gaulois. Si ce peuple alors barbare eût connu ce mot aujourd'hui ſi faſtueux, il n'auroit pas été juſqu'à la fin du huitième ſiécle ſans en faire uſage.

Les Gaulois connurent à la vérité les mots, de *gentil & d'écuyer*, titres que les Romains donnoient à leurs gens de guerre, les plus diſtingués par leur bravoure : mais les Romains retirés des Gaules emporterent avec eux ſes faſtueuſes & chimériques qualifications, qu'ils s'étoient arrogés, en vexant les peuples qu'ils conquéroient.

On ne voit pas que, depuis l'entrée des Francs dans les Gaules juſqu'à Charles IV., dit le ſimple, il fût queſtion de nobles. Les gouvernemens & autres dignités n'étoient juſqu'alors poſſédés qu'à vie. Tout françois, tel que fût ſa naiſſance, y avoit droit. On appelloit ceux qui en étoient pourvus, ou *pairs* comme égaux entre eux, ou *princes* comme chefs & commandans dans l'étendue de leur diſtrict, ou *barons* comme les premiers & les plus puiſſans du royaume. Cette dernière qualité étoit ſi relevée que, pour la poſſéder, le ſire de Bourbon quitta le titre de *prince*. Ses grandes charges devinrent, des pro-

pres héréditaires, c'eſt à cette époque, vers l'an 898, & à ſes nouvelles ſeigneuries que la nobleſſe, juſqu'alors ignorée en France, doit ſa véritable origine.

Raoul-l'Orphèvre, nous dit l'hiſtoire, fut le premier ennobli, par lettre, ſous le règne de Philippe III, à la fin du onzième ſiécle. Ses talens ou ſa vertu lui meriterent ſans doute cette diſtinction. Pourrions-nous dire la même choſe des cinq cents particuliers, à qui Louis XIV, en 1696, vendit des lettres de nobleſſe pour 6000 liv. Pourrions-nous le dire auſſi de cette troupe de trois à quatre-cents ſecrétaires du Roi, répandue dans le royaume. Les dix-neuf vingtième de cette engeance, quelque peu honteux qu'ils puiſſent être, pourroient-ils s'empêcher de rougir, au récit des moyens que leurs pères & eux-mêmes ont employés pour parvenir à l'ennobliſſement? A combien de vils perſonnages ne l'a-t-on pas prodiguée pour des forfaits & de honteux ſervices? Combien de fois notre haute nobleſſe, guidée par l'intérêt, n'a-t-elle pas mêlé ſon ſang avec celui de ſes ennoblis, qui ont dégradé le titre de noble. Chacun ſait le genre de ſervice que l'Avarenne rendoit à Henri IV, & l'on n'ignore pas que l'héritier d'une de nos

premières maisons n'a pas dédaigné d'épouser la fille d'un homme ennobli pour un emploi si abject. Combien de nobles de nos jours dont les pères & mères ont faits le métier de l'avarenne ? Combien d'importans de la cour n'ont pas dédaigné cet emploi sous le règne de Louis XV ? Si nous cherchions dans nos annales, ne trouverions nous pas quelques familles ennoblies comme celle de *Balthazard Gérard*, à qui Philippe II, roi d'Espagne, promit & donna la noblesse avec vingt mille écus pour tuer le prince d'Orange ? Combien de bassesses ses prétendus nobles, ses fainéans à prétentions, ne font-ils pas tous les jours sous nos yeux, pour alimenter leur orgueil. Rabaissons donc leurs folles prétentions puisque nous le pouvons, félicitons-nous de la suppression de leurs onéreux priviléges, méprisons leurs titres, & ne respectons que l'homme vertueux.

Après avoir vu la noblesse en général, jettons un moment les yeux sur les particuliers qui la composent. Voyons d'où leur vient cette fausse vanité dont ils prétendent nous éblouir ? Pour peu que nous y réfléchissions, nous appercevrons bientôt qu'aujourd'hui fiers & arrogans, hier encore ils étoient nos égaux.

Les Bourbons ont quelquefois honoré le trône par leurs vertus, alors ils étoient respectables. parce que, si l'on doit respecter la vertu partout où elle se trouve, on doit la considérer d'avantage sur le trône, parce qu'elle y figure plus rarement; mais d'où vient cette haute noblesse dont ils sont si fiers? Je ne parlerai pas ici des bâtardises qui en auroient interrompu la suite, si l'indulgence, la flatterie, & peut-être les besoins de l'état, n'avoient fait fermer les yeux sur la naissance de Louis XIV; mais voyons la noblesse de Louis XV du côté des femmes. Bourgeois, courez, admirez, satisfaites votre stupide regard, vous pouvez envisager votre roi, il est votre égal, il descend en *ligne droite* d'un notaire de Bourges.

Accourez, accourez, tous bourgeois & nobles. Mes amis, mes chers camarades, venez la voir, messieurs, mesdames, la véritable lanterne magique nationale, la pièce vraiment curieuse, & qui ne plaira pas à tout le monde; c'est que tout le monde n'est pas connoisseur, &

qu'il y a des vues foibles que les grandes vérités fatiguent. Vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu, ce que la liberté seule pouvoit produire. Vous allez voir le laboratoire du destin à découvert. Je ne suis pas sorcier, ce n'est que le passé que je vais offrir à vos avides regards, mais le passé influe sur le présent, & le présent sur l'avenir. Regardez bien là-bas dans le fond, c'est un lointain rapproché & mis à la portée de tout le monde.

Voyez-vous cette petite ville de province, c'est la ville de Bourges. Là bas dans cette petite rue, voyez-vous cette masure en bois? la voilà qui s'ouvre. Voyez ce salon tapissé en bergâme comme il est riche, comme il est superbe; cela s'appelle dans ce pays-là un *cabinet* avec ses chandeliers de bois. Voyez-vous cet homme en perruque, en habit noir? Comme il griffonne dans ce *cabinet*, dans cette étude, dans ce *salon* veux-je dire; cela est si brillant que je m'y perd. Admirez son air de probité. Au milieu de tout ce tas de papiers vers-moullu, qui se douteroit que cet homme, ce roturier ignoble pourroit compter des rois parmi ses descendans: voyez ce bon payfan qui entre, comme il lui touche

la main, comme il s'asseoit à côté de lui, comme il est bonhomme ce notaire de village, parce qu'il ne se doute pas de son illustration future. Il s'appelle modestement, Laurent Babou. Voyez comme il signe cet acte, comme il le date de 1643.

Voyez son fils en manchettes de dentelle, en habit de velours, portant une épée *toute neuve*, qu'il ne sait ou mettre; c'est Philippe Babou. Avec de l'argent on se décrasse, & le voilà tréforier de France, en 1517.

En voilà un autre, voyez comme il se redresse, admirez comme déja il a l'air insolent; voyez avec quelle aisance, *un peu gauche*, il porte ce chapeau à plumet blanc sous son bras droit, c'est qu'il s'appelle, Jean Babou, ou bien à cause du chapeau à plumet, Babou de la Bourderie, en 1519.

Voyez-vous cette demoiselle, comme elle regarde madame sa chère grand-mère par-dessus l'épaule? c'est que monsieur de Babou de la Bourderie a rempli sa tête de vent. Elle s'appelle cependant encore Françoise Babou: mais la voilà qui oublie tous ses Babous, en épousant, en 1542, Antoine d'Estrées, seigneur de Cœuvre. Si elle & sa race n'eussent pas

oublié qu'ils descendent des Babou, nous n'aurions pas été obligés de nous en souvenir.

Voyez comme à mesure qu'on avance en noblesse, on dégénère en sentiment. Regardez cette grande, belle & jeune demoiselle : elle est embellie par les graces, ses ancêtres ne se paroient que de leurs vertus ; voyez comme elle a l'air coquet, l'air noble, je veux dire. Tais-toi donc, mauvais plaisant, avec ton air..... l'air noble & l'air P..... font deux airs. Tu a beau me souffler que les deux ne font qu'un ; je ne le dirai pas. Vous la voyez cette belle demoiselle comme elle est jolie, c'est la fille de M. de Cœuvre. C'est, c-t-elle-la, dont Henri le bon, le paillard Henri, a illustré les modestes appas : c'est la fameuse Gabrielle, tout le monde l'a connue, tout le monde la connoît, c'est une femme célèbre, c'est une femme fameuse dans l'histoire, & tout cela n'empêche pas qu'elle ne sorte en ligne directe de la petite masure où étoit, il n'y a qu'un moment ce paperasseur, cet ignoble, ce vilain Babou. La voyez-vous comme elle cause familiérement avec le bon Henri ; comme la belle Gabrielle d'Estrées lui prête..... une oreille attentive ; comme le bon Henri est satisfait, & comme elle est contente. De deux

on en fait trois, c'eſt l'hiſtoire de ſavoir l'addition & la ſouſtraction, & la deſcendante d'un notaire doit ſavoir compter. La voilà avec tout çà, qui engendre, par l'opération d'Henri, M. Céſar de Vendome, c'eſt un bâtard; c'eſt égal. Faut de la vertu, pas trop n'en faut. Le bon Henri avoit le pouvoir.... le pouvoir exécutif, m'entendez-vous, *tous les rois ne l'ont pas;* & ne pouvant exécuter ſeul, il exécutoit avec ſa Gabrielle, qui s'y prêtoit au mieux, nous dit l'hiſtoire.

Voilà M. Céſar Vendome, fils du bon Henri & de la charmante Gabrielle; le voilà gros & grand comme père & mère; le voilà qui ſe marie. Il a toutes ſes facultés génératives; c'eſt qu'il n'a pas eu pour aïeul un roi de France, *bien-aimé;* & voilà que Madame ſa femme lui met dans les bras une jolie petite fille: c'eſt Eliſabeth de Vendome. Sa grande mère avoit fait des écarts ſans leſquels celle-ci ne ſeroit pas venue au monde, c'auroit été dommage; car ſi Gabrielle eût conſtamment été vertueuſe, nous n'aurions pas eu .... *de Louis XV*, &c. Quelle perte!....

La voilà la petite Eliſabeth de Vendome, voyez comme tout naturellement elle devient grande

grande fille. Elle a d'heureuſes diſpoſitions ; c'eſt qu'elle eſt la petite fille du bon Henri ; cependant celle-ci ne donnera pas à gauche. Voyez que ſon premier écart elle le fait à propos, le 11 juin 1543. Voyez comme elle eſt modeſte, elle partage légalement, & en légitime nœud, ſon *Auguſte* couche avec Charles Amédé de Savoye, duc de Nemours. Voyez ce que c'eſt que l'habitude de l'eſclavage ; je ſentois que j'allois prononcer le nom du duc, & déja par avance je parle d'*auguſte* couche. Quoiqu'il en ſoit, voyez, regardez bien, c'eſt de cette couche que ſort Marie-Jeanne.

Cette Marie Jeanne eſt bien intéreſſante. Remarquez que c'eſt déja une grande dame ; mais ſes enfans feront plus qu'elle. Voyez encore avec quelle grace, le 11 mars 1663, elle donne ſa belle main blanche à Charles Emanuel de Savoye ; & puis voilà qu'entre eux deux, ſans le ſecours de perſonne, dit-on, ils engendrent Victor Amédé, père du roi de Sardaigne, & de Marie-Adelaïde de Savoye. Tout cela n'eſt encore rien ; voici du bien plus fort.

Voyez cette Marie Adelaïde qui quitte ſes montagnes, ſon pain d'épices & ſes marmottes, & qui fait au duc de Bourgogne le généreux

ſacrifice de venir partager avec lui les délices de la cour de France : mais voici le plus beau, le plus intéreſſant ; voilà le fameux tour de force. Cette Adelaïde & ce duc de Bourgogne, font tant, tant, tant & tant, qu'enfin ils parviennent à faire un roi de France, dont la matière première eſt un notaire de Bourges. Ah ! grand Dieu ! qu'il eſt difficile de faire un roi avec ſi peu de choſe ! Que ces couches ont dû être laborieuſes, ſi j'en juge par la peine que je viens d'avoir à vous l'amener !

Enfin, Français, voilà votre Louis XV : il eſt beau, malgré ſa mince origine ; il aimera les femmes, & il eſt noble comme vous voyez, puiſqu'il s'appelle Bourbon, & qu'il n'a rien des Babou, dont il deſcend, qu'un certain goût de cabaret.

Voyez-vous ce bon Louis XV, le voilà grand garçon, échappé aux fureurs meurtrières de S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans, régent. Admirez comme les grands seigneurs ont de la vertu.

Le voilà ce bon roi qui ſe marie auſſi, &, comme les autres, il fait des enfans ; voyez comme il eſt bon parce qu'il eſt roi, c'eſt que la bonté eſt inſéparable de la royauté. Voilà ſa majeſté qui ſe fâche contre M. ſon fils Dauphin de

France, parce qu'il eſt en même temps jéſuite, & que ſa tête étant vuide, l'ambition eſt venue s'y loger. Il ſe fâche: mais parce qu'il eſt bon, il ne lui dit rien. Il l'engage ſeulement à ſe rafraîchir d'un verre de liqueur, & voilà M. le Dauphin qui boit. Voyez comme il boit avec grace. Cela ne peut être autrement; c'eſt un Dauphin de France. Malheureuſement il eſt pétri du même limon qu'un bourgeois. Voyez comme il chancelle; voilà qu'il ſe déſole, & qu'il voudroit bien ne pas avoir bu. C'eſt que ce breuvage étoit indigeſte. Voyez comme il s'endort tout doucement, ce pauvre Dauphin. Voilà qu'on va pour le reveiller, il n'y a plus perſonne, c'eſt qu'il eſt mort. Vous voyez qu'un Dauphin mort eſt tout comme un autre homme. D'où je conclus toujours que *les hommes ſont égaux*.

Mais voici du plus étonnant, ſi quelque choſe pouvoit ſurprendre à la cour. Voyez-vous cet homme aſſis dans un fauteuil, c'eſt Louis le bien-aimé. Voyez comme il penſe, comme il a l'air rêveur! Sans doute qu'il s'occupe du bonheur de ſes ſujets? Point du tout. C'eſt qu'il attend MM. de la faculté. Et pourquoi?.... Vous allez le voir!....

Voilà MM. de la faculté qui entrent, voyez-les avec leur air impoſant, leurs fourrûres, leurs chaperons, leurs perruques, ils ne reſſemblent rien moins qu'à des courtiſans. Vous allez voir qu'ils ſont tout auſſi plats. Voyez comme ils ſaluent baſſement; remarquez l'air peu philoſophique & très-reſpectueux avec lequel M. le doyen s'approche de ſa majeſté. Voyez-vous que le roi lui parle à l'oreille; voilà que MM. de la faculté ſe retirent dans un petit coin, & qu'ils décident: *De par le monarque bien aimé des François*, que les enfans de France ſeront nuls & reſteront, par leur art, ſans progéniture. Voyez avec quel air gracieux M. le doyen annonce à ſa majeſté qu'elle ſera ſatisfaite, & admirez l'air de contentement qui regne ſur le viſage du *bien aimable* Louis le bien-aimé.

Desir de fille est un feu qui dévore.

Nous dit Greſſet

Desir de roi, est cent fois pis encore.

Voilà le bon Louis XV dans ſon cabinet, vous croyez que c'eſt pour travailler avec ſes miniſtres au ſoulagement de ſes peuples. Vous vous trompez encore François crédules: c'eſt pour s'amuſer

avec la Pompadour, qui abuſe, comme le fera par la ſuite une certaine Antoinette, de la foibleſſe royale, pour enrichir les étrangers des tréſors de la France. La voilà la Pompadour, qui entre dans le cabinet royal par la petite porte; regardez-la bien, vous ne pourrez pas la voir long-temps. Nous allons tirer le rideau, ils vont faire leurs farces.

Voyez comme il eſt bon, ce bon roi, s'il ne peut faire le bonheur de toutes, au moins fait il tout ce qu'il peut. Le voilà au Parc-au-Cerf; voyez le beau coup d'œil, & ſi jamais grand ſultan fut plus heureux. Comme toutes les femmes le lorgnent, comme elles lui font les yeux doux, c'eſt à qui aura le mouchoir; vous voyez bien que *tous les hommes ſont égaux*; puiſqu'ici la femme de condition ſoupire à côté de la bourgeoiſe, ſans aucune diſtinction, & que la beauté ſeule, ou un certain je ne ſais quoi, fera leur différence.

Grand changement. Voilà une nouvelle favorite, c'eſt la Dubary; c'eſt encore une de ſes femmes que tout le monde a connu, ce n'étoit rien; il ne lui a manqué, pour être impunément ce qu'eſt Antoinette, que le titre de reine. Voyez ce roi ſi long-tems prôné: voyez le tête-à-tête

avec ſa digne favorite. Cela n'eſt pas amuſant, ſa majeſté s'enivre plutôt de vin, que de plaiſir; mais c'eſt égal, c'eſt un défaut royal. Qui ſçait ſi par la ſuite il ne ſera pas érigé en vertu *de par le roi?*

Voilà qui eſt bien triſte, prenez garde de pleurer. C'eſt un roi malade & qui prend congé de ſa cour, & de ſon royaume: c'eſt la petite vérole qui l'enleve. Qui ce ſeroit attendu que ce n'eût pas été ſa ſœur aînée? il meurt, & tout le monde ſe ſauve, en ſe bouchant le nez. Dans ſon cercueil occupe-t-il plus de place qu'un autre? Dites moi donc qu'elle eſt la différence *d'un roi à un bourgeois?*

Voilà monſieur Louis l'épais qui lui ſuccéde. Jeune encore il prend pour mentor monſieur de Maurepas. Vous le voyez le ſage de Maurepas auprès de lui, derrière le mentor, vous voyez madame ſa femme qui lui ſouffle ce qu'il doit dire, & plus loin vous voyez l'abbé de Viry qui paſſe la parole à madame de Maurepas. Voilà en deux mots, toute la magie des grands hommes. Louis XVI eſt grand par ſon miniſtre, qui n'eſt grand que par madame ſon épouſe, & tous les trois ne ſeroient rien, ſans monſieur l'abbé de Viry, auditeur de Rotes.

Regardez bien ceci : comme c'eſt joli ! c'eſt un boudoir, de la plus délicieuſe maiſon du monde. L'art a tout fait pour l'embellir, à peine pourra-t-il dans peu ſuffire à ranimer la nature épuiſée. Cette grande, belle dame qui entre dans cet habit voluptueux, vous ne la reconnoiſſez pas ? ce n'eſt pas la maîtreſſe de votre roi, c'eſt la vôtre, français, c'eſt la reine, c'eſt la belle Marie Antoinette. Redreſſez-vous, plus vous ſerez droits, plus vous lui plairez. *Tel eſt ſon bon plaiſir.*

Louis XV avoit établi à Verſailles un parc-au-cerf dont vous avez vu l'utilité : voyez le beau *parc-aux-cornes*, que la femme de Louis XVI établit dans la délicieuſe, dans la voluptueuſe maiſon de Trianon, dont vous venez de voir un boudoir, & la reine des français qui attend avec impatience l'inſtant de faire le bonheur de l'un de ces ſujets ou ſujettes ; car l'un & l'autre ſont admis à varier ſes plaiſirs.

Voilà le ſalon qui ſert d'anti-chambre à ce boudoir ; voyez les princeſſes de Lamballe, de Guémené, la ducheſſe de Polignac, &c. &c. comme elles font baſſement la cour à la Dorvat porte-clef du fameux boudoir. Voyez-les bien, tour-à-tour elles joueront le rôle de première

favorite. Voyez ces meſſieurs qui entrent dans le ſalon : ils viennent auſſi attendre la faveur du mouchoir. Le comte d'Ar.... le grand beau frère, que ſa majeſté appelle *petit*, parce que rien n'eſt trop grand pour elle, il entre le premier ! Voyez le petit geſte familier qu'il fait en paſſant à la charmante Dorvat. C'eſt qu'il connoît déjà particulièrement ce myſtérieux porte-clef, & introducteur des plaiſirs ſecrets, qu'elle a la premiere goûtée avec la libidineuſe Antoinette. Voyez les ſoupirans, qui reſtent en grand nombre dans le ſalon : ce ſont les Coigny, les Vaudreuil, les Dillon, Belzunce, &c. &c. ſoyez tranquilles ils auront tous leur tour.... Son éminence qui ſe cache dans un coin, comme il a l'air honteux & embarraſſé ! C'eſt que ſon tour eſt paſſé, que ſon indiſcrétion eſt cauſe qu'il ne reviendra plus, & qu'il eſt dans la diſgrace : c'eſt le cardinal de Rohan. Rien de tel qu'une femme pour donner le démenti a une faculté entière ; & voilà que la branche royale a des rejettons qui ſortent du beau-parc de Trianon ; ce que c'eſt que d'avoir de l'eſprit, une honnête femme, mais bornée, ſeroit reſtée ſans poſtérité.

C'eſt aſſez ; je vous ai prouvé que Louis XV

deſcendant

descendoit de Laurent Babou, que voilà encore dans sa petite maison de Bourges. Regardez-le bien, il est sans prétention le bonhomme Laurent Babou. Voilà d'où viennent vos rois; que l'on dise après *que les hommes ne sont pas égaux ?*

J'ai assez parlé pour boire. Donnez-moi donc un verre de vin; mais du bon qui ne soit pas indigeste. Je ne suis pas de la famille royale. Je suis sans ambition. En buvant nous allons causer; & je vous ferez voir ensuite d'autres changemens qui vaudront bien celui-ci.

Voilà ce que c'est qu'un roi: peuple aveugle & fanatique. Familiarisez-vous avec son origine, habituez-vous à le voir sans étonnement, dépouillez-le en idée du faste imposant qui l'entoure, & vous ne verez en lui qu'un homme, que votre égal, dont rien ne doit vous empêcher de relever les nombreuses erreurs. C'est l'histoire des grenouilles; le fracas que fait, en tombant, la solive que leur envoye Jupiter, leur en impose d'abord: bientôt elles la fixent, elles osent ensuite en approcher, puis l'ayant reconnue, elles s'en moquent. Faites

de même, si votre roi n'a d'autres qualités, que celui envoyé pour en imposer aux grenouilles. Si au contraire votre roi est un homme vertueux, brave, & instruit, respectez-le, regardez-le comme un grand homme. Ne tremblez pas devant lui : nulle puissance humaine ne doit en imposer aux hommes : mais félicitez-vous d'avoir remis la régie de vos affaires à un sage, qui est digne de votre confiance. Il vaut mieux qu'une grande étendue de pays soit gouvernée par un seul sage, que par plusieurs *tyrans démocrates*. C'est assez parler des rois, voyons à présent ce que sont leurs courtisans, qui tirent tant de vanité de leur noble origine.

Second changement.

Je vous ai promis du plus intéressant, vous allez voir si j'ai menti. Regardez bien, vous ne verrez dans tous ces tableaux nobles qui vont vous passer sous les yeux, que du nouveau, que du nouveau, que du nouveau, que du nouveau. Il faut commencer par le commencement, & finir par la fin. Le commencement de toutes ses noblesses, je n'irai pas le chercher bien loin, pour la préséance, messieurs, ne vous fâchez pas. Je vous prendrai au hazard

dans le laboratoire du deſtin que je vais r'ouvrir. Je commence donc, regardez bien. Vous ne verrez pas grand choſe, c'eſt la haute nobleſſe qui va paſſer, ôtez vos chapeaux, *petits bourgeois.*

Air : Notez à la fin.

Et lonlanla laissez les passer
Les sots, les sots, les sots, les sots sots sots livetes ;
Et lonlanla laissez les passer
Les olivetes après souper.

Voyez pour commencer, c'eſt un petit appartement de Charles V. Voilà Charles V dans ſon fauteuil au coin de ſon feu qui s'ennuie. Voyez comme il baille... aille, aille... aille... c'eſt tout comme *un bourgeois.* Voilà ſon valet de chambre, qui lui dit, votre majeſté a beſoin de diſſipation, veut-elle que j'introduiſe *Nicolas la Trémouille ?* Il pourra récréer votre Majeſté, par ſa ſpirituelle gaieté..... fais entrer... er.. er.. er, dit le roi, & Nicolas la Trémouille, entre. Sa ſeule vue ramène la gaieté, voyez comme il eſt plaiſant. Mais ce n'eſt rien que de voir ; il faudroit entendre, tout ce qu'il dit eſt eſprit. Nous n'en avons pu obtenir la communication. Les hauts & puiſſans ſeigneurs ſes deſcendans, ont conſervé tout cela dans leurs archives, & de crainte

d'évaporer l'esprit de leur aïeul, ils en sont si avares, qu'on dit aujourd'hui à la cour, *bête comme la Trémouille.*

Tant y a que voilà Charles V qui rit, & puis il s'endort. Le lendemain, à son reveil, il fait *Nicolas* gentilhomme. Puis faut voir le torrent de bien que lui valurent ses *gentillesses*. Delà la maison de la Trémouille. On ne se douteroit guère en voyant ceux d'aujourd'hui, que leur noblesse fût venue par l'esprit. C'est bien le cas de dire, *que ce qui vient de la flute, retourne au tambour.*

En voilà un'autre: ployez, saluez, plus bas encore. C'est un noble, un grand seigneur, un législateur, un député, un *donneur d'argent*, & un homme dont vous avez admiré la fierté à l'assemblée des notables; parce que se croyant déjà roi, il osa parler insolemment à votre maître.

Le voilà en brillant manteau, en chapeau à la Henri IV, surmonté de panaches, qui fait son petit cadeau à la *pauvre Nation* françoise: comme il est grand, ce duc de Charost, quand il donne cent mille écus; quel tapage il fait! Ses ancêtres & lui n'ont pas fait tant de bruit pour en recevoir mille fois davantage.

Voyez cet autre pied poudreux qui débarque là sur la côte. Il regarde..... il regarde..... il regarde..... il ne reconnoîtra pas sa progéniture..... c'est l'aventurier Jean Bastet, ou Béton, débarquant sur les côtes de France & chassé d'Ecosse. Il ne peut pas se douter de la fortune de ses neveux. Voilà Mons Charot qui lui tourne le dos. C'est une belle chose que la piété filiale. Voyez-vous cet autre ? c'est André Ducheſne. Voyez que monsieur le Duc lui serre la main, comme il l'embrasse ! Qu'est-ce qu'un André Ducheſne, qui, quoique mal vétu, obtient les bonnes graces d'un grand ? Cessez d'être surpris, c'est un *généalogiste*. Regardez à droite sur la montagne, vous voyez les Bethune, voilà en avant la dernière demoiselle ou dame de Bethune ! voyez-là qui file & le nom tombe en quenouille. Admirez avec quelle adresse Ducheſne bâtit à *Mons de Charot* une généalogie, & le fait descendre en droite ligne des Bethune de Flandres.

Voilà les seuls services que les grands savent recompenser. Aussi Ducheſne fit-il fortune ? avec beaucoup de mérite & de talens, il seroit mort à l'hôpital.

Voilà, à présent, la grande galerie de Ver-

ſailles. Vous les voyez ces trois grands ſeigneurs qui cauſent enſemble ! ils ſe font des amitiés, n'y croyez pas ; ce ſont des grimaces de cour. Ces gens-là ſont bien illuſtres aujourd'hui, & vous n'oſez les regarder en face. Le premier, eſt le duc de Luines ; le ſecond, le duc de Luxembourg ; le troiſième, le duc de Chaulnes. Ils vont faire leur cour ; vous ne les voyez plus. Tout à l'heure, vous allez voir le néant de leur grandeur.

Regardez à préſent ce lointain : c'eſt la petite ville de Mornas dans le Comtat. Vous voyez ce vieux homme qui ſort de chez lui, avec ſa robe de palais déchirée & ſa liaſſe de papiers ſous le bras. C'eſt Honoré Dalbert, qui va plaider au bailliage. Il prend le titre de noble ſans conſéquence. C'eſt que c'eſt l'uſage du pays, les avocats y prennent tous cette qualité. Plût à Dieu, qu'encore aujourd'hui ils euſſent une ame noble & honnête, comme celle du bon Honoré Dalbert, qui, à force de probité, meurt de la mort *des juſtes*, & laiſſe à peine de quoi ſe faire enterrer.

Voyez-vous ſon convoi, comme il eſt ſimple ! Il n'y a que cinq prêtres, encore vous ne les entendez pas chanter. C'eſt qu'on ne paye pas,

& qu'il faut force argent pour dérouiller les goſiers de MM. du Clergé. Dans quelques années de là, ils trouveront de la voix, mais ce ſera pour crier qu'on les écorche, & alors on ne les écoutera pas, & on écorchera toujours. Voyez-vous ces trois fils qui marchent à la tête du convoi : c'eſt Charles Dalbert, Brante & Cadenet. Comme ils ſont bons fils, comme ils regrettent leur père, comme ils ſont déſolés ! C'eſt que le défunt ne leur a pas laiſſé de quoi ſe conſoler.

Vous voyez cette petite chambre, au cinquième ſur le derrière, dans une petite rue près le Louvre : le luxe en eſt banni, l'on n'y trouve que le ſtrict néceſſaire, un grabat, trois chaiſes & une table. Vous croiriez au premier coup-d'œil, que c'eſt le réduit philoſophique de l'auteur de cet ouvrage ; point du tout. Faites attention, vous allez y voir entrer ceux qui l'occupent.

Voyez Charles Dalbert, Brante & Cadenet qui viennent s'y repoſer des fatigues du jour. Admirez la ſimplicité, la modeſtie forcée de leur coſtume : ils ſe ſont cependant jettés dans l'intrigue, & le manteau qui couvre en ce moment l'aîné, qui a été aujourd'hui faire ſa cour au

Louvre, ſervira demain au cadet pour le même objet. Ce que c'eſt que l'amitié fraternelle, ils n'ont point plaidé pour la ſucceſſion de leur père, & pour cauſe. Voyez comme ils ſont reſtés unis ! Ils ſont beaux & bien faits, bien plats, bien bas, bien intriguans, bien tenaces; que de moyens pour parvenir ! Quelles heureuſes diſpoſitions pour être nobles, & grands ſeigneurs !

Voici, pour achever de débrouiller l'illuſtre origine des trois grands ſeigneurs que vous regardiez tout à l'heure, dans la galerie de Verſailles, d'un œil ſtupide & reſpectueux, un tableau bien intéreſſant. On nous a toujours dit que la fortune eſt aveugle, n'en doutons plus à préſent.

Voyez, la voilà la fortune : elle eſt aſſiſe ſur un trône, vacillant ſans ceſſe, agité par les mouvemens perpétuels de la roue qui lui ſert de baſe. Voilà Charles Dalbert qui vient brûler devant ſa protectrice l'encens des courtiſans : il eſt bon, cet encens, mais il entête. Voyez qu'au milieu de cette épaiſſe fumée, il poſe aux pieds de la bizarre déeſſe une épée encore teinte de ſang. Celle-ci va croire le recompenſer de quelques victoires remportées ſur les ennemis de l'état.

Son

Son aveuglement & la fumée de l'encens l'empêchent de voir que cette épée eſt celle qui vient d'aſſaſſiner l'infortuné maréchal Dancre. Elle lui donne le manteau ducal, le titre de duc de Luines, & le fait connétable de France. C'eſt ainſi qu'à force de forfaits & de baſſeſſes, ceux qui ne peuvent s'habituer à n'être pas vos maîtres ſont devenus grands.

Voilà Brante, le ſecond fils d'Honoré Dalbert: voyez comme il jette, d'un air de mépris, la robe d'avocat que ſon père avoit honorée par ſa probité, & qui long-temps l'avoit fait vivre lui-même. C'eſt qu'il a plu à une ducheſſe de Luxembourg, dont il prend le nom & les armes, & la voilà qu'elle lui donne ſa main. Voyez comme il faut peu de choſes pour faire d'un avocat un duc. Nous aurions aujourd'hui bien plus de peine à faire d'un duc un bon avocat.

Voici Cadenet, le troiſième de la famille, qui épouſe auſſi une grande dame. C'eſt Charlotte d'Ailly, dame de Péquigny & de Chaulnes. On dit aujourd'hui que la *poule n'ennoblit pas le coq*. C'étoit apparemment le contraire alors, car celui-ci s'honore encore de prendre le nom & les armes de ſon illuſtre épouſe, & le roi

paye ſa complaiſance des titres de duc & de maréchal de France.

Voyez toutes ces nôces qui défilent, il n'y a que des grands ſeigneurs : c'eſt que les titres ont ébloui les d'Albert, leur ont fait perdre la mémoire, & oublier leur honnête père, & la petite ville de Mornas. Ils ſe gardent bien de reconnoître leurs parens qui nuiroient au projet de la grande généalogie, dont ils bâtiſſent déja le roman. Il eſt bien plus beau, ſelon eux, de deſcendre des Alberti d'Italie, qu'ils n'ont jamais connu, que d'un citoyen honnête & reſpectable, d'un Honoré d'Albert, de Mornas, auquel ils doivent véritablement le jour. Voilà cependant les aïeux des trois importans Seigneurs que vous avez vu paſſer, il n'y a qu'un moment, dans la galerie du château de Verſailles.

Et voilà vos dieux, honnêtes citoyens ! voilà les hommes, devant leſquels les ſots préjugés de votre enfance vous font trembler, & dont vous avez la baſſe puſillanimité de ſupporter les mépris ! Voilà ceux qui croient vous honorer par leurs alliances, quand leurs diſſipations

les forcent à épouſer les fortunes de vos filles. C'eſt à un duc de Chaulnes que le ſieur Bonnier, riche bourgeois, a la bonhommie de donner ſa fille. Et c'eſt d'une ſomme inouie de mépris, que l'on paye la fortune & la main de cette jeune perſonne. Ecoutez, apprenez, &, s'il eſt poſſible, ceſſez d'être dupes. Voilà l'exhortation maritale, que la Douairiere ducheſſe de Chaulnes fait à ſon fils, la veille de ſes nôces, en préſence de pluſieurs ſeigneurs. (Voyez le journal du rétabliſſement de la magiſtrature en deux volumes, édit. 1774.) » Prends toujours, mon » fils, prends cette petite Bonnier, c'eſt du » fumier pour engraiſſer tes terres ». Jugez du bonheur dont doit jouir celle dont le ſort ſe trouve irrévocablement lié à un mari imbu de principes auſſi faux. Si, comme cette infortunée victime de la ſotte ambition de ſon père, une telle femme donne dans le travers, plaignons-la, & réſervons nos mépris pour ſon indigne époux qui en eſt la cauſe.

Troisième changement.

Voyez la rapidité avec laquelle je vais vous faire passer tous ces tableaux magiques. Eh bien ! la noblesse naît & s'éteint aussi vîte. Elle naît, d'un mot, de l'arbitraire volonté d'un despote. Tombe-t-elle en quenouille ?.... la voilà morte.

Voyez ceci : regardez avec attention. Si je vous offrois ce coup-d'œil pour un lointain, vous diriez que je suis un imposteur, un charlatan. C'est la scène d'hier, qu'aujourd'hui je vais mettre sous vos yeux. D'hier à aujourd'hui quelle est la différence ? vous en déciderez. Ce joueur de luth, qui entre, c'est Vignerod. Voyez qu'il est gentil, qu'il est agréable. Il amuse par son talent, encore plus par sa plate complaisance, un grand prélat dont il est valet-de-chambre musicien. Il lui procure.... tous les plaisirs ; il les aime lui-même, & n'oublie pas d'en prendre. Voyez l'adresse avec laquelle il arrache un sourire à son éminence Mgr. le cardinal de Richelieu, & profite d'une distraction qu'il lui cause, pour faire les yeux doux à sa charmante nièce qu'il endoctrine aux jeux

d'amour. Voyez que la nièce ne le rebute pas ? & qu'il en réſulte ?.... qu'il en réſulte, que M. le cardinal, pour payer les complaiſances de ſon favori & cacher les foibleſſes de ſa nièce, la lui donne en mariage, & le fait duc de Richelieu. Voyez ſur le devant du même tableau, le vieux, *le jeune octogénaire*, le grand, l'infame, l'aimable maréchal de Richelieu, qui mène des troupeaux de femmes. Elles ſont jeunes, elles ſont jolies ; c'eſt un connoiſſeur, il les a preſque toutes eſſayées, tant bien que mal. Il les conduit à préſent à Louis XV. Admirez comme il eſt chez les nobles, contre leſquels tant on crie, des vertus de famille qui ſe tranſmettent de père en fils. Pour le Fronſac, ſucceſſeur de celui-ci, je n'en parlerai pas ; le nommer, c'eſt déſigner à la fois tous les vices.

Voyez tous ces oiſeaux, qu'ils ſont jolis, qu'ils ſont beaux ! Ecoutez leurs charmans ramages, leurs mélodieux gaſouillemens. Voyez comme ils ſont privés, comme ils ſont intéreſſans ; les pauvres petits, qu'ils ſont mignons ! Ce ſont les élèves de Saint-Simon, oiſeleur de Louis XIII, & l'un des plus déliés courtiſans de ſon tems. Voyez ce moineau franc qu'il déſigne à ſa majeſté ; c'eſt, dit il, un chef d'œuvre

d'éducation : mais quelle maladreſſe, il ne peut arriver à la cour, que malheur à un moineau franc ! Voyez Louis XIII qui le diſtingue à la récommandation de ſon favori : ſa majeſté l'appelle ; voyez le moineau qui lui vole ſur le nez. La nature a par-tout ſes droits, & moineau franc ne peut ſe faire au manège des cours. Il eſt ſans gêne, & tandis que le roi appelle *petit fils*, il lui chie ſur les lêvres. En eût-il fait davantage à un bourgeois ? *poua..... poua.... poua...* voilà le roi qui crache, & qui fait la mine, & le courtiſan Saint-Simon qui tord le cou au malheureux moineau, pour lui apprendre à vivre à la cour. Voyez le roi qui rit de cette gentilleſſe, & qui ennoblit ſon favori. Regardez à préſent : voilà le duc de St. Simon d'aujourd'hui, qu'a-t-il de l'oiſeleur ſon ayeul ? preſque rien : ſans ſon orgueil, ſon inſupportable fatuité, & l'habitude des baſſeſſes qui lui eſt familière, on ne pourroit le reconnoître. Cet air de famille eſt la ſeule diſtinction des Saint-Simon. Au reſte ce ſont les qualités inhérentes aux gens de cour.

Voyez à préſent ce troupeau de bœufs gras qui traverſe la plaine de Grenelle : comme ils ſont appétiſſans !... allez, pauvres animaux, allez

orner les étaux du fameux Georges de Vert. Son couteau vous attend, & bientôt vous allez servir de pâture aux bons Parisiens, qui ne sont pas encore des Cannibales. Ils n'ont pas encore contracté l'habitude de se baigner dans le sang de ceux qu'ils croient, à tort ou raison, leurs ennemis. Ces Parisiens que vous allez subsistanter, sont encore trop humains, pour arracher le cœur d'un homme vivant, & pour crier, *bravo, saute marquis*, en voyant mourir, condamné sans preuves, un homme qui finit en héros. Ces gentillesses étoient réservées au siécle qui se glorifie d'être le plus éclairé, au dix-huitième siécle, au siécle enfin, dit *de la liberté*.

Voyez l'honnête Georges de Vert dans sa tuerie. On se sent toujours de ce que l'on doit être ! Voilà ses petits enfans qui s'amusent. Ils ont teint du papier dans du sang de bœuf, & les voilà qui jouent au cardinal. Voyez comme le bon-homme rit de ces enfantillages : ils seroient bien surpris, en voyant aujourd'hui, ces jeux réalisés. Voyez à présent, ce grand prélat : c'est monseigneur le cardinal de la Rochefoucault. Malgré le discrédit où est tombé le clergé, il conserve toujours un air de grandeur. Vous seriez-vous douté que sa brillante

calote rouge, & ſes bas, couleur de feu, ne fuſſent autre choſe que du ſang de bœuf?... Et que ſon éminence deſcendît en droite ligne de Georges de Vert, maître boucher à Paris; c'eſt cependant la vérité.

Voyez cette belle licorne qui court dans les bois, M. de Villeroi la prend dans un filet, & la fait ſervir de ſupport à ſes armes. Ha! que cela eſt beau! mais voyez ce vieux généalogiſte, à qui M. le Duc (1) tourne le dos, c'eſt qu'il n'eſt pas ſi flatteur qu'André Ducheſne, plat complaiſant du duc de Charot. Celui-ci eſt le philoſophe *Verax*. Le voilà qui arrache la licorne & les armes de Villeroi.

Il plonge le tout dans un étang & il en retire un ſaumon. Ecoutez les paroles qu'il adreſſe à

(1) En 1586, Nicolas de Villeroi, qui étoit alors ſecrétaire d'état, n'avoit pas acquis encore toute la morgue dont ſe parent aujourd'hui ſes deſcendans, puiſqu'il endura que le duc d'Epernon le traitât devant le roi de PETIT COQUIN, et ajouta à cette injure une menace de lui donner cent coups d'éperons, comme à un cheval rétif. Le roi ne voulut ſeulement pas ſouffrir que Nicolas Villeroi ſoufflât le mot à ces douces paroles. Amelot de la Houſſay, édit. de la Haye, 1737, tom. 3, pag. 248.

Villeroi

Villeroi en le lui préſentant. » Ton aïeul étoit » marchand de poiſſon, contrôleur de la bouche » de François Ier : ceſſes de rougir d'une honnête » origine. *Les hommes ſont égaux* : voilà tes véri- » tables armes », & voyez le Villeroi qui s'en va *penot* & mécontent.

Voyez ce bel hôtel ; il a l'air majeſtueux & impoſant. Voyez tous ces gens de livrée à la porte. Ce n'eſt pas là où certains ducs & maréchaux de france iroient chercher leurs *nobles aïeux*. Croiriez-vous cependant que ce ſeroit le véritable lieu pour les trouver? Cet hôtel appartient à Pierre Roger, comte de Beaufort & vicomte de Turenne. Voyez-le, voilà qu'il ſort à pied, ſuivi d'un grand laquais d'aſſez bonne tournure. Il a l'air vigoureux ! j'en félicite la femme dont il fera le bonheur. Regardez-le bien, voilà l'auguſte ſouche de la maiſon de Noailles !

Il eſt doux à un bon françois de mettre ſouvent le grand Henri ſous les yeux des patriotes. C'étoit le meilleur des rois... Jugez des autres ! Dans ſa vie entière nous trouverions mille ac-

tions, dont une seule déshonoreroit celle d'un particulier.

Quatrième changement.

Voyez-le ce bon Henri, il est toujours galant ! regardez comme son œil se passionne à la vue de Corrissandre d'Andoimes ! Elle lui plaît, il le lui fait savoir ; il faut qu'elle cède, & elle le fait volontiers. Comment résister à un Roi, & surtout au bon Henri, qui étoit bien un des *meilleurs hommes* de son Royaume. Voyez la sensible d'Andoimes, elle ne peut prétendre, comme l'ambitieuse d'Estrées, à devenir reine ; mais au moins se sert-elle de sa faveur, pour pousser sa famille à la cour. Voyez quel rôle brillant elle fait jouer à ses enfans : admirez si déja ils n'ont pas l'air de grands seigneurs. Aussi le cardinal de Richelieu ne balancera-t-il pas, par la suite, de s'allier avec eux. Voila les premieres illustrations de la maison de Grammont, aujourd'hui si fière & si haute.

Voyez cette petite scène de cabinet : elle se passe dans le plus grand secret chez le *respectable Monseigneur* le Maréchal de Grammont. Le pouvoir de la magie & de la liberté patriotique, pouvoient seuls donner le jour à ces mystères occultes.

Voyez le comte de Grammont, qui entre chez le Maréchal ſon frère. Ce comte eſt un *luron*, qui n'aime que le plaiſir, c'eſt un épicurien, & notre cher épicure ne connoiſſoit rien au *blaſon*. Auſſi ce comte de Grammont va-t-il tout bonnement terre à terre, tandis que ſon frère eſt monté ſur de hautes *échaſſes*. Voyez comme il eſt entré ſans façon! Sa figure annonce un Roger bon temps. « Bon jour, mon frère », & voilà le Maréchal qui fronce le ſourcil. Le comte s'en apperçoit, & ſe reprend. « Bon jour, M. le » Maréchal »; & voilà le Maréchal qui ſe déride, & ils cauſent enſemble de bonne amitié. Vous voyez qu'ils ont l'air d'accord, mais cela ne durera pas. « Allez au diable, mon frere, avec » votre nobleſſe, pour moi je n'y conçois rien. » Je ſuis homme; j'en remplis bien toutes les » fonctions, & je ſuis ſatisfait. — Je vous en » félicite », répond froidement, en ſe levant, le vieux Maréchal, qui enrage de ne pouvoir dire, ni ſentir comme le comte. La vanité eſt devenue néceſſaire à ſon exiſtence, pour remplacer chez lui toutes les autres jouiſſances éteintes. Toute cette querelle eſt venue ſur l'écuſſon ſupérieurement blazonné, que le Maréchal tient dans la main. « Enfin, mon frère,

» lui dit le Comte en sortant, notre origine » n'est pas claire, je n'y puis rien comprendre. » Je suis las des changemens perpétuels que l'on » fait à nos armes. Décidez-vous une fois pour » toutes ; car si j'adopte la *maison d'Auré*, je » paraphe cet écusson de ma main, *ne varietur*. » Je vais chez une charmante femme, avec » laquelle je ferai, tête à tête, un délicieux sou- » per, & je suis persuadé qu'elle exigera de moi » plus de preuves de virilité, que de preuves » de noblesse. Adieu, mon frère, chargez-vous » des blazons de notre maison, pour moi je » prendrai toujours soin de mes plaisirs. On est » homme avant d'être noble, & le plaisir vaut » mieux, quand on en peut jouir, que la vaine » satisfaction d'admirer un écusson ». Il sort, & vous voyez, *haut & puissant Seigneur, Mon- seigneur le Maréchal*, qui lui ferme brusquement la porte.

Si je confie cette petite scène à votre discré- tion ; c'est que je compte sur votre prudence, sur le secret, & que je veux vous prouver abso- lument *l'égalité des hommes*.

Voyez à présent, avec quelle hauteur, *mon- seigneur le duc de Mazarin* reçoit cet apothi- caire qui lui porte le mémoire des remèdes

fournis à madame la Ducheſſe. Il y a une heure que cet honnête citoyen ſe morfond d'impatience à l'anti-chambre, où d'inſolens laquais l'ont aſſaſſiné de mille mauvaiſes plaiſanteries ſur ſon état, auſſi recommandable par les connoiſſances qu'il poſsède que par ſon utilité. Voyez l'air de reſpect, avec lequel il donne *à Monſeigneur* ſon très-long mémoire, écrit en gros caractère, dans lequel j'apperçois d'ici, pour deux livres de *mercure*, à l'uſage particulier & habituel de madame la Ducheſſe, & voilà le Duc qui s'impatiente : & l'apothicaire qui lui dit, d'un air auſſi vrai que naïf ; » Votre » triſaïeul Lamilleraye, qui exerçoit avec hon» neur, à Partenay, la même profeſſion que » moi à Paris, en eût, ſans doute, employé » davantage ; & n'auroit pas réuſſi, *Monſeigneur*, » à rendre une ſanté pure & parfaite à madame » la Ducheſſe : mais comme c'eſt, dans cette » partie, ma meilleure pratique & qu'elle m'en » envoye beaucoup d'autres.... » Ici le Duc donne un ſoufflet à l'apothicaire. Vous voyez enſuite qu'il ſonne ſes gens. On chaſſe ce malheureux bourgeois, qui ne ſera jamais payé du vivant de *Monſeigneur*, ni de celui de ſa *vertueuſe* épouſe.

Reſpectons la religion, mes bons amis, il en faut une: mais eſt-ce un crime d'en dévoiler quelques abus? Voyez ce tableau, écoutez cette hiſtoriette, & vous conviendrez que ſi les eccléſiaſtiques d'à préſent étoient auſſi vicieux que ceux du temps dont je vais vous parler, on auroit bien fait de les corriger. Combien de tort n'a-t-on pas au contraire, puiſque depuis pluſieurs ſiécles on a vu dans cet *ordre reſpectable*, les vertus s'accroître & nous attacher, tous les jours davantage, à la religion ſainte qu'il prêche.... *d'exemple* encore plus que par ſes éloquents diſcours....

Cinquième changement.

Vous voyez ce *St. Evêque* dans ſon oratoire; qui croiroit que cet homme eſt un hypocrite? Ceci ſe paſſe environ l'an 1500. Cet évêque eſt à Bayeux dans ſon évéché. Cet oratoire n'eſt meublé que d'un prie-dieu, un grand crucifix & trois tableaux. Ces tableaux ſont, vous le vous le voyez, Sainte Madeleine, Sainte Nicole & Saint Antoine; & voilà *monſeigneur*, en robe-de-chambre de damas, qui lit un livre doré, que vous prendriez pour un bréviaire; écoutez à préſent.

Hiſtoire d'un Evêque de Bayeux.

Il étoit à Bayeux une demoiſelle, chez les parens de laquelle on ſe faiſoit un devoir pieux d'admettre *Monſeigneur* l'Evêque... *L'eſprit eſt prompt, la chair eſt foible*..... Et *monſeigneur*, quoiqu'il fût un des hommes le mieux conſtitué de France, n'eut pas la force de réſiſter aux quinze ans, à la fraîcheur & aux charmes naiſſans de ſa diocéſaine. Il trouva, dit un hiſtorien de ce temps, plus de mérite à céder à ſa paſſion, qu'à la combattre. *Monſeigneur* étoit convaincu de l'axiôme eccléſiaſtique, *qu'il eſt avec le ciel des arrangemens.* La difficulté de l'entrepriſe irrita encore davantage les deſirs illicites & effrénés, de cet hypocrite & dangéreux prélat. Suſanne, c'eſt ainſi que je nommerai cette infortunée victime du cagotiſme, ne quittoit jamais ſes parens : mais de quoi n'eſt pas capable le libertinage, l'hypocriſie & la certitude de l'impunité ! car les grands du clergé d'alors ſe croyoient auſſi *inviolables*, que les membres de l'aſſemblée nationale en ce moment. *Monſeigneur* affecte dans ſon évêché une retraite de

trois mois, il n'y voit perſonne, & fait répandre par ſes gens, que ſacrifiant un quartier de ſes revenus aux pauvres, il vit dans la plus grande abſtinence, pour attirer ſur ſon évêché les bénédictions du très-haut, & obtenir de lui la rémiſſion des péchés des oailles confiées à ſes ſoins. O crime! O barbarie! qui croiroit que ce tems, fût employé à ourdir la trâme la plus noire, le projet de ſéduction le plus affreux!

Cet indigne évêque ſçavoit que la jeune perſonne qu'il oſoit convoiter, alloit à confeſſe à un prêtre ordinaire d'une petite paroiſſe de la ville. Ce prêtre fut mandé : on lui promit un canonicat, s'il vouloit ſe prêter aux vœux de *Monſeigneur*, & les cachots de l'officialité pour le reſte de ſa vie s'il s'y refuſoit. L'eſpoir & la crainte ſont deux grands mobiles. Ce prêtre étoit pauvre, il avoit de l'expérience, il connoiſſoit la doſe de fiel qui peut entrer dans l'ame d'un dévot, ou ſoi-diſant tel : il connoiſſoit les pouvoirs illimités des grands de ſon ordre, le danger de leur déplaire, & il étoit peureux. Faut-il s'étonner, ſi ce que n'eût pu faire l'eſpoir des récompenſes, la crainte du danger l'obtint de cet homme foible? Il ſuccomba

comba donc & ſe prêta, quoiqu'à regret, au deſir de l'odieux chef de ſon égliſe.

La jeune perſonne arrive peu après au pied du *diſcret* confeſſeur, il l'écoute, il ſoupire..... il ſe fâche, il ouvre les portes de l'enfer.... la pauvre infortunée s'épouvante, elle ſe croit prête d'y tomber. » Vous êtes perdue, ma » chère ſœur, mes pouvoirs ne peuvent ſuffire » pour abſoudre vos nombreux & énormes » péchés.... aucuns caſuiſtes ne pourront même » prendre ſur eux de vous donner l'abſolution. » Je tremble qu'il n'y ait pour vous aucun par- » don devant Dieu. (puis s'adouciſſant par de- » grés) Notre Dieu, cependant eſt un Dieu de » paix, il laiſſe toujours aux pécheurs une porte » ouverte, il a envoyé exprès pour vous un » ſaint dans cette ville, en la perſonne de notre » pieux prélat. Peut-être qu'en allant vous » jetter aux pieds de l'homme que le créateur » de toutes choſes a diſtingué ſur la terre, de » l'homme qu'il a marqué de ſon doigt divin, » vous pourrez obtenir grace devant le Dieu de » bonté, que vous avez ſi grièvement offenſé. » Il n'eſt que ce moyen de racheter votre ſalut. » Mais.... une jeune perſonne dans le confeſ- » ſional de Monſeigneur.... Cela feroit ſenſation

» dans une petite ville !... Il faut conſerver des » dehors !... Je verrai ce ſaint perſonnage & » tâcherai de gagner ſur lui.... Qu'il vous » reçoive, malheureuſe péchereſſe, dans ſon » oratoire. S'il a la bonté de céder à mes vœux, » pour vous remettre dans la bonne voie. Ce » ne ſera que pour ſauver le ſcandale. Revenez » dans trois jours. »

La pauvre petite revint en effet, plus morte que vive ; elle attend ſon arrêt & n'oſe ſe flatter que le ſaint ſe ſoit determiné pour elle, à interrompre ſa retraite ; elle n'a la force de parler ; le confeſſeur attend en vain. Il eſt enfin forcé de rompre le ſilence. » Eſpérez, mon enfant, eſpérez : » le très-haut a vu votre douleur en pitié. Il eſt » poſſible, avec beaucoup de docilité, d'humi- » lité, & de réſignation, que vous trouviez » encore grace devant lui. Le pieux apôtre, » auquel il lui a plu de confier la conduite de » ce diocèſe, conſent à vous entendre, et j'ai » même gagné non ſans peine, de ſa religion, » qu'il vous recevroit dans ſon oratoire. Sur- » tout, je vous le répéte, docilité, humilité, » & réſignation. Une fois introduite près de » ce prédeſtiné, regardez-vous comme dans la » préſence de Dieu même. Vous allez aſſiſter

» à ma messe ; ne cessez point de demander à » l'éternel toutes ses graces, pour qu'il lui plaise » vous accorder, par sa créature chérie, le » pardon de vos énormes, infames & nom- » breux péchés. Résolvez-vous sur-tout, à les » expier, aux pieds de Monseigneur, par tous » les sacrifices qu'il exigera de vous ».

L'infortunée & innocente Susanne, aveuglée par les prestiges du fanatisme, de la religion & des préjugés promit tout. Conduite par son foible & rusé directeur, elle se rendit après la messe à l'oratoire, où l'attendoit le tartuffe évêque.

Voyez à présent, voilà le confesseur qui ouvre la porte de l'oratoire : voilà Susanne qui entre, le confesseur ferme la porte. Susanne se jette le visage contre terre, & remarquez que *Monseigneur*, n'éprouve par son entrée aucune distraction. Ce que c'est que la *vraie piété*. Susanne pleure, Susanne soupire, elle n'ose lever les yeux : comment une malheureuse péchereſſe oseroit-elle envisager un saint ? Enfin, *Monseigneur* prend pitié de son sort ! relevez-vous, malheureuse, vous pouvez par un humble & sincère

aveu de vos fautes trouver, par mon interceſſion, grace devant Dieu. Approchez-vous ne me cachez rien. Voilà la petite qui s'approche à genoux de l'oreille de *Monſeigneur*. Admirez comme ſon humilité & ſon air naïf, & déſolé, contraſte avec l'air que donne à *Monſeigneur*, cet œil animé par tous les déſirs de la concupiſcence. Remarquez comme à meſure que la petite compte ſes *pecadilles*, le viſage de *Monſeigneur*, qui ne bouge pas les yeux de deſſus ſa victime, s'aſſérenit. La voilà qui à fini. Voyez comme notre ſaint à le teint animé; votre méchanceté vous porte à croire, que ſes déſirs illicites en ſont la cauſe. Comme vous vous trompez! C'eſt que le ſaint partage la colère divine, contre cette ame impure. Voyez comme ſes geſtes vous annoncent le pieux emportement qui l'anime. Il n'eſt ni haire, ni cilice, ni macérations qui puiſſent ſuffire à expier des fautes ſi énormes! cependant il ordonne à ſa pénitente une vigoureuſe diſcipline, & le voilà qui va dans une autre piece chercher un macérati de St. François.

Pendant qu'il ſort, la jeune perſonne reſte ſeule. . Elle ſe raſſure, voyez quelle regarde de tout côté, & de tout côté, nouveau ſujet d'é-

dification. *Monſeigneur* entre, & lui remet une diſcipline. « Je vais vous laiſſer, dit-il, expier » vos fautes. déshabillez-vous, ne vous épar- « gnez pas, & quand il ſera temps que vous » finiſſiez, vous en ſerez avertie par des ſignes » du trés-haut, qui a les yeux ouverts ſur vous. » Je me retire ».

Et voilà la pauvre petite qui ſe met en oraiſon, & puis vous la voyez qui ſe déshabille ; & voyez *Monſeigneur* dans un petit coin, dont la tête paſſe par un trou. Enfin la voilà ſans vêtement. Je vous demande pardon, ſi j'expoſe à vos yeux cette nudité ; mais c'eſt, vous le voyez, de la part de Dieu. Voilà Suſanne qui ſe flagelle devant le prie-dieu, ſurmonté d'un crucifix, à qui elle offre ſes ſouffrances. Mais voyez ce miracle : le crucifix diſparoît, & ſe métamorphoſe en une ſuperbe glace ; le prie-dieu n'eſt autre choſe qu'un volupteux canapé, & la chambre qui n'offroit qu'un très-petit jour, eſt tout-à coup éclairée de vingt bougies. Enfin, voilà l'oratoire changé en un boudoir des plus élégants. Voyez la pauvre Suſanne, comme elle eſt honteuſe ! Sainte Magdeleine n'eſt plus qu'un volup tueux tableau de *Léda* : Sainte Nicole repréſente le tableau le plus indécent des tentations de

St. Antoine, & à la place de St. Antoine, eſt une ſuperbe enluminure de toutes les poſtures de l'Arétin. *Monſeigneur* entre en ce moment: vous ne voyez plus rien. Il a conduit, comme vous avez vu, ſa pénitente en paradis; il vient en partager avec elle les délices.

Mais voyez cette chaumière, vous apperce-vez une pauvre malheureuſe mourante, tenant dans ſes bras un enfant d'un an. C'eſt la pau-vre Suſanne, qui eſt venue dans cette retraite enſévelir ſa honte; & la voilà qui remet à ce même prêtre, cauſe de ſes infortunes & de ſon déshonneur, le fruit du libertinage, & de l'aſ-tuce de *Monſeigneur*, puis elle meurt (1). C'eſt de cet enfant que ſort l'illuſtre maiſon d'Harcourt d'aujourd'hui. Voilà une belle ſource pour mériter, ſans vertus, tant de reſpects & d'hon-neurs.

---

(1) Cet enfant, élevé avec ſoin, devint en 1574 Vicomte, et juge de Caen, ſous le nom de Jean d'Harcourt Beuvron. Son fils, fut du nombre des jeunes enfants de la bourgeoiſie, choiſis pour jetter des fleurs à l'entrée d'Henri IV en cette ville. Ainſi que le livre des antiquités de Caen en fait foi.

Voyez ce duc d'Aumont (1) qui se rengorge aujourd'hui, en marchant de travers, à la tête de la garde nationale, qu'il croit d'honorer en la commandant. Je vois au premier rang du bataillon un grenadier, huissier au parlement qui, lui rive le clou, & lui dit, à tort ou raison : » la » qualité d'huissier au parlement dont je m'ho- » nore, vaut bien celle d'huissier & de sergent

---

(1) Le Maréchal et le marquis d'Aumont avoient un frère, évêque d'Avranches, que l'on appelloit, à cause de son orgueil et de son humeur féroce, TARQUIN LE SUPERBE. Il appelloit en duel les gentils-hommes de son diocèse, avec qui il avoit quelque chose à démêler. Un jour assistant avec son clergé à une procession, il voulut en sortir, tout revêtu qu'il étoit de ses habits pontificaux, pour aller donner des coups de crosse à un homme qu'il haïssoit de longue-main : mais on le retint par sa chappe. Un de ses ennemis s'avisa d'une plaisante invention, pour se mocquer de sa fausse bravoure ; ce fût d'ajouter à son nom la syllabe RO dans un mandement affiché aux portes de l'église cathédrale d'Avranches : ce qui composoit un mot de trois sillabes dont la prononciation rendoit celui de RODOMONT, et le sobriquet demeura toujours depuis à ce prélat. Amelot de la Houssaye, tome, premier page 169, édit. d'Amsterdam, 1737.

» d'armes que portoient vos ancêtres; » & le duc d'Aumont, qui s'eſt attiré ce paquet, ne dit mot, & il a raiſon; car ces grenadiers pariſiens ſont de terribles gens; ils feroient trembler le monde entier, s'ils ſe mettoient en tête de déclarer la guerre à l'univers: heureuſement pour la tranquillité de l'eſpèce humaine, qu'on aſſure qu'ils ont les intentions les plus pacifiques, & que deux ou trois cents membres du haut-clergé & autant de grands ſeigneurs ſuffiront à préſent à leur triomphe.

Sixième changement.

Voyez à préſent ce grand jeu de méchanique. Ici c'eſt un marchand de vin qui tient ſon comptoir : il repréſente les ancêtres des Bignons, ceux de LE *Noir*, d'exécrable mémoire. Ce Bahûtier, vous offre le portrait reſſemblant d'un ayeul de l'odieux Breteuil, qui exerçoit avec diſtinction ce métier ſur le pont Notre-Dame. Cet homme, avec ſa ſeringue, vous montre la ſouche des Lamoignon, qui deſcendent d'un apothicaire de Nevers. Cet autre, qui ſort du moulin avec ſon âne, croiriez-vous que les ancêtres de Maupeoux, n'étoient pas autre choſe

chose à Gonnesses, cet autre qui gratte du parchemin, c'est *Grava* ; il étoit intendant de la très-ancienne maison de Grave : à force de concussions il devint fort riche, acheta la terre de Grave, & s'étant emparé des titres de la maison, il se les appropria : cette famille étant venue à s'éteindre, il en fut quitte pour gratter la moitié de la dernière lettre de son nom, & muni d'une effronterie, qui le rendoit vraiment digne de marcher de pair avec les nobles à la mode du jour, il osa, étayé d'une grande fortune, se dire de la vraie maison de Grave. Combien de grands seigneurs de nos jours ne doivent leur illustration qu'à de pareilles supercheries!

Pour fin finale, voilà la famille *Mirabeau-lique* : d'autres disent *diabolique*. Voilà le grand bourgeois de Provence qui souffle dans l'état tous les désordres. Voilà M. son frere qui, pour ramener la paix, se fait *montreur de lanterne magique*, & cela pour, dit-il, soutenir la noblesse de son existence. Je suis de son avis : un gentil-homme ne sçauroit déroger en faisant notre état : mais il est affreux que dans le *respectable* corps de la noblesse, il s'en soit trouvé un seul, qui ait osé acheter

la bourgeoisie, & mettre ses titres à envelopper du poivre.

Bon jour donc, mon cher camarade vicomte : voyez avec bonté ma lanterne, vous me le devez, j'ai vu les vôtres avec plaisir. Vous êtes aristocrate, je ne le suis pas ; vous êtes gentilhomme, je suis citoyen ; vous avez des titres, des pensions & une grande fortune ; je suis pauvre, honnête homme & bourgeois ; mais les *hommes sont égaux* puisque nous sommes tous deux *montreurs de lanterne magique*.

Allons boire ensemble, je connois une cave où gissent les meilleurs vins de france & de l'étranger : mais nous n'irons que sur les onze heures du soir, vous avez la tête trop foible ; & je suis vraiment honteux de voir un des douze cents rois perdre l'équilibre en montant à la tribune. Ce défaut royal auroit dû être un des premiers objets de réforme des douze cents *souverains, nouveaux nés*.

Je vous ai démontré, mes chers concitoyens, la gradation qui a établi parmi nous l'inégalité. Je vous ai prouvé qu'elle n'étoit venue que

par des abus. Vous ne pouvez plus douter que la nobleſſe, même de vos rois, n'eſt qu'illuſoire; que les plus grands ſeigneurs ſortent de ſouches égales aux vôtres, & que la plus grande partie ne ſont grands que par leur fortune & les reſpects que de ſots préjugés vous font encore leur accorder. La révolution préſente prouve que vos lumières acquiſes vont changer la face des choſes; un cri général répéte de tout côté *égalité* & *liberté*. Ces mots ſont beaux! mais défions-nous de l'abus que l'on peut en faire.

Il eſt eſſentiel ſans doute que notre ame, agrandie par les lumières des philoſophes qui ont éclairé ce ſiècle, s'élève & reconnoiſſe enfin les abus ſous leſquels toutes nos facultés ont, pour ainſi dire, été anéanties depuis l'établiſſement de la monarchie. L'extrême étoit peut-être utile dans le premier moment; mais gardons-nous de perſiſter dans une manière de voir outrée: notre chûte ſeroit alors plus terrible, & nos premiers maîtres venant de nouveau à l'emporter ſur nous, nos fers n'en deviendroient que plus lourds. Juſqu'à préſent nous avons donné dans les excès; un fol enthouſiaſme s'eſt emparé de nos eſprits: *égalité* & *liberté* ont tourné toutes nos têtes, parce que nous ne connoiſſions

ces mots que par des récits romanesques, & que la chose nous étoit absolument inconnue. Il est temps de réflechir : au moment de jouir de la précieuse égalité, & d'une liberté bien entendue, tâchons de voir ces mots, dont notre génie bouillant nous a bientôt créé des dieux, dans leur juste apperçu.

Égalité parfaite est absolument impossible dans toute société. Gardons-nous d'y prétendre ; tout ordre de ce moment seroit anéanti, & l'anarchie est le plus funeste des maux : mais il est une égalité, la seule sans doute à laquelle notre raison nous conduira. C'est cette égalité qui mettra, sans distinction de naissance ni de fortune, tout homme capable dans les premières places. Cette égalité fera préférer l'honnête homme éclairé, au *Créſus* engraissé de rapines, & à *l'homme chamaré d'ordres* & énervé par les délices d'une cour, presque toujours réceptacle de tous les vices. Si notre révolution nous procuroit ce bienfait, nous pourrions avec raison, nous dire le peuple le plus heureux du monde.

Quant à la liberté, gardons-nous d'y croire ; elle ne peut exister dans aucune société. Point de société sans loix, sans usages ou sans chefs. Si-tôt que vous consentez d'obéir à des loix, de

céder à des uſages, ou de reconnoître un ou pluſieurs chefs, de ce moment vous renoncez à la liberté. L'homme ſauvage & iſolé, l'homme dans les bois ou les déſerts, vivant ſans maître, ſans contrat, ſans ſociété, ſe ſoumet même, malgré lui, aux loix de la nature; il eſt aujourd'hui, trop commandé par ſes paſſions, pour prétendre à la liberté, ſi jamais elle a réellement exiſté. Profitons de nos lumières, ſinon pour être libres, au moins pour être moins malheureux : eſpérons que cette révolution qui a déjà déjoué les projets des ambitieux, qui ont voulu en profiter pour nous ſubjuguer, nous procurera un ſort plus doux; eſpérons que l'homme inſtruit à connoître ſes droits, n'en abuſera pas; que le moins inſtruit ſe fera un plaiſir d'écouter celui qui le ſera davantage; que le riche commandera avec plus de douceur à ceux que l'infortune rend, ſelon l'ordre ſocial, ſes ſubordonnés, et que le nombre des hommes vertueux, s'accroiſſant ſelon les deſirs du ſage, fera diſparoître d'au-milieu de nous, les déſordres qui ont depuis ſi long-temps minés & finis enfin par ruiner cette malheureuſe monarchie.

FIN.